

L'attraction du « sol natal » chez Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)

Catherine Kouyoumdjian-Deplagne

Laboratoire CELIS

(Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique)

L E MOT « nostalgie » vient de deux mots grecs « nostos » et « algos » qui signifient « retour de la douleur ». Il s'agit, à en croire le dictionnaire Littré¹, d'un état de dépérissement et de langueur causé par le regret obsédant du pays natal ou d'un lieu où l'on a longtemps vécu. Ce que l'on pourrait aussi appeler « le mal du pays »² a été étudié dès le XVIII^e siècle par un médecin suisse, Johannes Hofer, qui cherchait à comprendre la tristesse inconsolable de ses patients dont certains étaient des soldats éloignés de leur pays natal. C'est ce médecin qui fournit la première description³ psychopathologique de ce qu'il nomme « la maladie nostalgique ». Ce vocable offre une garantie savante à cet état qui recueille la mémoire de toute une tradition populaire, notamment depuis Homère⁴. À l'instar de nombreux poètes de la génération romantique comme Hugo⁵, Lamartine⁶ ou Chateaubriand⁷, Marceline Desbordes-Valmore chante la nostalgie de sa « timide enfance »⁸ à Douai avec une ferveur qui ne se dément pas. L'éloge de sa terre natale se décline en une série de lieux valorisés qui, plus que des lieux symboliques, agissent comme une véritable force centripète tant du point de vue littéraire que personnel. La géographie valmorienne étant toute entière construite autour de cet aimant douaisien, il est intéressant de se demander d'une part pourquoi celle qui se surnommait volontiers « la chanteuse errante » semble si désorientée quand la vie l'éloigne de sa terre natale, d'autre part comment est ressentie puis exprimée cette attraction qui ramène sans cesse la poète au « premier univers où [ses] pas ont tourné »⁹.

La nostalgie valmorienne semble trouver son point de départ dans un évènement familial. Il s'agit de l'épisode du saccage du nid d'hirondelles¹⁰ qui, par ses réécritures multiples, devient dans l'œuvre

poétique et narrative, une manière de récit primitif. En fait, Marceline Desbordes-Valmore n'a vécu que dix ans à Douai car, en 1796, elle suit sa mère, Catherine Lucas, qui part avec son amant, Nicolas Saintenoy. Pour signifier la césure que ce départ fut dans sa vie, l'auteure imagine une scène métaphorique que l'on peut lire, par exemple, dans *L'Atelier d'un peintre*. Ondine-Marceline, la narratrice, se souvient d'un épisode douloureux de sa prime enfance et écrit une lettre à sa sœur pour partager son traumatisme. L'incident a lieu la veille d'un jour de fête et toute la famille assiste à la dispute entre les volatiles : la femelle a fui sur le toit voisin et, le mâle, en colère, tue la couvée. La jeune épistolière d'achever en ces termes :

il y avait des plumes et du sang par terre, et le nid détaché était tombé sur les pierres. Peu de temps après je naviguais avec ma mère, seulement ma mère ! vers l'Amérique, où personne ne nous attendait [...] ... [...] après trois mois encore, je revins seule, vêtue de noire, n'osant plus me tourner dans le monde, où la mort tourne toujours comme l'hirondelle furieuse.¹¹

Cet événement rupteur installe au cœur de la vie même de Marceline Desbordes-Valmore la menace du départ et du déracinement. Le poème « Le Soir d'été »¹² réactive l'angoisse primitive de l'auteure reprenant à son compte l'angoisse de sa propre mère et projetant sur ses enfants l'angoisse de la séparation qui fut la sienne :

Écoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle ;
 Tout lui semble un danger ; car elle a ses petits.
 Peut-être qu'elle a rêvé qu'ils étaient tous partis ;
 La voilà qui se calme ; elle les sent près d'elle !

Quoiqu'il advienne, l'auteure vivra ce premier envol du nid avec sa mère comme un exil éternel, d'où les fréquentes comparaisons qui font d'elle une étrangère, une exilée, voire une bannie¹³. Nous avons la triste impression que la poète ne se sentira jamais chez elle nulle part¹⁴, non seulement pour des raisons biographiques évidentes – Marceline Desbordes-Valmore a suivi son époux, comédien, dans de nombreuses villes¹⁵ françaises et étrangères – mais aussi pour des raisons littéraires, le romantisme valorisant les thèmes de l'exil¹⁶, de l'errance et du voyage¹⁷. L'errance valmorienne n'est ni voulue ni recherchée ; elle est vécue de façon inquiète comme une itération de la séparation initiale sans cesse racontée, sans cesse réécrite. Sainte-Beuve lui-même réinvestit la métaphore du nid pour caractériser l'existence de son amie :

Elle eut sans cesse à défaire son nid et à le refaire. Elle changea quatorze fois de logement en vingt ans. Le nouveau Paris en train de se transformer, et dont elle vit les premières splendeurs, ne lui était guère un asile propice. Ces grands mouvements de civilisation, qui passent comme des ouragans, s'inquiètent-ils des nids d'hirondelles ?¹⁸

Cependant la séparation initiale de la jeune Marceline Desbordes-Valmore avec sa famille ne suffit pas à expliquer le conflit psychologique qui hantera l'auteure sa vie durant. Il faut alors revenir sur les conditions de retour de son séjour funeste¹⁹ en Guadeloupe puisque sa mère y décédera de la fièvre jaune. La petite fille rentrera seule en France comme l'explique le texte inaugural du recueil de nouvelles *Huit Femmes*²⁰. Le texte raconte le départ de l'île et les hallucinations visuelles de la jeune orpheline qui s'en retourne en France :

Du milieu de ces choses dont j'emportais la teinte ineffaçable, je vis accourir au rivage... Mon Dieu ! Je l'ai rêvé longtemps ! Mais enfin, je crus voir ma mère me tendre ses bras ranimés... Je n'ai rien à me rappeler de plus triste ! Qu'importe ce qui suivit et comment je revins accomplir mon sort dans cette France qui me manquait à chaque heure ; à laquelle pourtant je ne manquais pas. Amour du berceau : sois béni, mystère doux et triste, comme tous les amours.²¹

Cet extrait montre que, pour Marceline Desbordes-Valmore, quitter la Guadeloupe, c'est abandonner le corps de sa mère à un sol étranger²² tandis que revenir en France, c'est se lover en guise de consolation dans le berceau originel pour retrouver un peu d'enfance et d'amour maternel. C'est aussi ce que redit l'avertissement des *Veillées des Antilles* en des termes on ne peut plus clairs : « J'étais orpheline ; j'étais assaillie de souffrances et d'orages entre la terre qui avait recueilli ma mère et celle qui portait le nom de patrie »²³. L'écartèlement géographique mis à jour dans les citations précédentes ne sera jamais surmonté par l'auteure et l'une des solutions apportées par Marceline Desbordes-Valmore à cette double posture d'apatride et d'orpheline sera d'ordre poétique, puisqu'elle transforme son propre corps en espace asilaire et commémoratif. Nous le constatons par exemple dans le poème « Avant toi »²⁴ où l'auteure affirme qu'elle est « la lampe neuve » où « sa mère brille toujours ». Régine Waintraiter ne dit pas autre chose quand elle parle du deuil pathologique. La psychanalyste affirme que dans ce type de situation « l'impossibilité de procéder au deuil de l'objet fait que, pour ne pas s'en séparer, le Moi installe l'objet perdu à l'intérieur de lui »²⁵. Elle précise que « le Moi

se trouve scindé, une partie de lui fonctionnant normalement, l'autre partie se trouvant totalement occupée par l'objet, sorte d'état dans l'état. »²⁶. On peut donc postuler que la nostalgie valmoriennne a partie liée avec un deuil pathologique parce que l'objet perdu n'a pas pu être intégré en tant qu'objet perdu et qu'il devient l'objet d'une obsession mélancolique, d'une formulation pléthorique s'installant dans la durée. Le poème « La Tombe lointaine »²⁷ est intéressant car, outre le fait qu'il confirme l'idée de « corps mémoire »²⁸ évoquée plus haut, il dit bien que, en dépit de l'impossibilité de se recueillir sur la tombe de sa mère, l'auteure continue à subir une attraction qui relève du charme, au sens étymologique. Les deux êtres continuent à communiquer comme le laissent supposer les temps de l'énonciation employés pour s'adresser à la défunte :

O ma charmante mère !
Morte d'âme et d'amour,
À ta vie éphémère,
J'ai donc puisé le jour !
Les fleurs de ton visage
Languissent sur le mien,
Et j'ai pour mon présage,
Un cœur qui bat du tien !²⁹

Marceline Desbordes-Valmore s'adresse à la défunte dont la capacité de séduction – encore au sens étymologique du terme – n'est pourtant pas néantisée par la mort. De fait, l'expression caractérisante « doux aimant »³⁰ est comme relayée dans la strophe suivante qui montre la locutrice littéralement « ébloui[e] »³¹ par la beauté et happée par « ses maternels pouvoirs »³². Cette attraction irrésistible, bien que *post mortem*, signe une relation fusionnelle³³, hypertrophiée par la séparation du deuil et explique sans doute la nécessité intérieure qu'il y a pour l'auteure à retourner au pays où cet amour a pris naissance et corps. Selon Béatrice Didier, ce type de nostalgie est

toujours un retour vers la mère [parce que] la présence de la mère prend inévitablement pour les femmes un autre sens que pour les hommes puisque leur mère est leur exacte matrice, leur préfiguration.³⁴

On remarque d'ailleurs que l'espace se féminise à mesure que l'auteure se rapproche poétiquement du lieu de sa naissance. En fait, quand Marceline Desbordes-Valmore imagine son retour depuis la Guadeloupe, la France est au propre comme au figuré sa patrie³⁵. À ce titre la Flandre est aussi perçue comme une sorte de patrie³⁶ réveillant plus

spécifiquement le souvenir du masculin³⁷. En revanche, quand l'auteure parle de Douai et du Quartier Notre-Dame, elle évoque surtout « la maison de sa mère »³⁸ et le puits mitoyen³⁹, sorte d'utérus universel dans lequel le soleil chaque soir vient dupliquer son image⁴⁰.

Par ailleurs le poème intitulé « Le retour à Bordeaux »⁴¹ traite du retour en France de Marceline Desbordes-Valmore. Elle y insiste sur les pouvoirs de la « secrète voix »⁴² qui « [l']appelle et [l']attire où la vie a des charmes »⁴³. Ce phénomène phonique – appelé paracousie par les psychiatres et qualifié de « mémoire sonore »⁴⁴ par l'auteure – est analysé par Jean Starobinski dans *L'Encre de la mélancolie*⁴⁵. Le critique littéraire constate que la paracousie touche plus particulièrement les exilés, les déracinés⁴⁶ qui souffrent de nostalgie. Il cite en exemple Ovide⁴⁷ qui aime à se parler lui-même par peur d'oublier sa langue natale. La « mémoire sonore » dont parle Marceline Desbordes-Valmore restitue une variété de sons relatifs à l'enfance comme le son des cloches du beffroi de Douai⁴⁸, le bruit des insectes⁴⁹, le murmure du ruisseau de la Scarpe ou le bruit du rouet de sa mère⁵⁰ : autant d'appels à regagner les lieux du passé. En fait, la mémoire valmorienne est très sensuelle⁵¹ comme le montre cette strophe du poème « Départ de Lyon »⁵² :

Charme des blés mouvants ! fleurs des grandes prairies !
Tumulte harmonieux élevé des champs verts !
Bruits des nids ! flots courants ! chantantes rêveries !
N'êtes-vous qu'une voix parcourant l'univers ?

L'auteure achève en des termes qui disent l'attraction du sol natal dans le corpus :

Oui, partout où je marche une voix me rappelle ;
Voix du berceau lointain qui ressaisit le cœur,
Voix qui trouble et se plaint de l'enfant infidèle
Dont le sort se fit triste en cherchant le bonheur ;⁵³

En réalité cet appel semble vital dans la mesure où l'éloignement géographique crée chez le sujet lyrique une sorte de carence qui se décline sur le mode de la faim et de la soif⁵⁴. En attestent les zeugmas de la deuxième strophe du « Mal du pays »⁵⁵ où, après avoir formulé un souhait teinté de lassitude et de nostalgie⁵⁶, la poète se justifie en ces termes :

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,
D'amour ! D'un long silence écouté sans effroi.
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.⁵⁷

Quand Marceline Desbordes-Valmore évoque Douai, elle parle de « l'humble terre où [son] cœur s'est formé »⁵⁸. Elle s'ingénie à donner une atmosphère champêtre à sa ville natale qu'elle localise dans une vallée et qu'elle orne de bocages, de champs, de bois. Le cadre de vie semble plutôt rustique comme le laissent penser les expressions qui caractérisent « la maison de [sa] naissance »⁵⁹ : elle évoque notamment « le doux chaume où l'enfanta sa mère »⁶⁰, le grillon qui stridule dans « l'âtre »⁶¹ et les « cailloux bleus »⁶² du seuil. Il semble, à en croire Jean Starobinski⁶³, que ce soit une tendance des nostalgiques que d'insister sur l'humilité des lieux d'enfance⁶⁴. Souvenons-nous du célèbre poème des *Regrets* de Du Bellay qui ne procède pas autrement quand il rêve de son Anjou natal⁶⁵. Il s'agit peut-être aussi pour Marceline Desbordes-Valmore d'inscrire l'enfance dans un chronotope mythique comme en atteste le poème « Tristesse ». Dans un refrain qui ponctue le texte, la poète s'interroge :

N'irai-je plus courir dans l'enclos de ma mère ?
 N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
 D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
 D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
 D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?⁶⁶

La réponse à ses interrogations élégiaques ne tarde pas à venir ; elle rappelle une sorte d'Âge d'Or :

C'est que, pour retourner aux fraîches prémices,
 À ces fruits veloutés qui pendent au berceau,
 Prête à se replonger aux limpides calices
 Dans la source fuyante et des vierges délices,
 L'âme hésite à troubler la fange du ruisseau.⁶⁷

La prodigalité et la fertilité du lieu convergent vers l'image de la « verte Flandre »⁶⁸ où frissonnent « les vallons et les arbres mouvants »⁶⁹, où sur « les toits en fleurs »⁷⁰ les colombes sont comme « les transfuges envolés d'un paradis perdu »⁷¹. Ce tableau est parfois complété avec, en son centre, l'image de la mère, les seins gorgés de lait⁷², exacte réplique de la nature prodigue. Ce point commun redit et confirme le lien que Marceline Desbordes-Valmore tisse entre le sol douaisien, entité féminine, et l'image archétypale de la Mère. Substitut de la mère biologique en ses fonctions nourricières, le sol natal n'en finit pas d'être associé à la Vie grâce notamment à deux éléments réels – et en même temps symboliques – du paysage : le ruisseau de la Scarpe et le puits mitoyen. L'auteure consacre un poème au « Ruisseau de la Scarpe » dans lequel elle montre que s'éloigner du sol natal, c'est

être condamné à l'errance mais aussi à la soif ; d'où le souhait adressé au cours d'eau qui se déploie en prosopopée : « Viens ranimer le cœur séché de nostalgie, / Le prendre et l'inonder d'une fraîche énergie »⁷³. C'est la même fraîcheur revigorante qui caractérise le puits de la maison natale, lui-même alimenté⁷⁴ par la Scarpe. Or, la fraîcheur, nous dit Bachelard, intervient dans les « mythes de la pureté et du réveil »⁷⁵. Donc, plus qu'une sensation, la fraîcheur dans l'univers valmorien semble indiquer un retour quasi fœtal à une cavité rassurante⁷⁶ et humide comme c'est le cas avec le puits de la maison présenté, en outre, comme un « centre d'égalité » pour le voisinage. On peut alors affirmer que ce puits de l'enfance est le Centre dont parle Mircea Eliade à propos des scenarii cosmogoniques dans *Le Mythe de l'éternel retour* :

Le “ Centre ” [...] est la zone du sacré par excellence. Pareillement, tous les autres symboles de la réalité absolue (Arbre de Vie et de l'Immortalité, Fontaine de Jouvence, etc.) se trouvent eux aussi en un centre. La route menant au centre est une route difficile [...]. Le chemin est ardu, semé de périls, parce qu' il est, en fait, un rite de passage du profane au sacré ; de l'éphémère et de l'illusoire à la réalité et à l'éternité ; de la mort à la vie.⁷⁷

Pour conclure, nous dirons que l'attraction du « sol natal » chez Marceline Desbordes-Valmore s'exprime de façon continue, obsessionnelle et s'enracine dans une tradition littéraire dont elle emprunte largement les poncifs. « Le Mal du pays »⁷⁸ s'exprime diversement selon qu'il est éprouvé depuis l'étranger ou depuis la France : quand Marceline Desbordes-Valmore est en Guadeloupe avec sa mère, c'est la France, patrie où son père et la fratrie sont restés qui lui manque. Quand elle sera mère à son tour et qu'elle mènera une vie itinérante, elle concentrera ses souvenirs sur la Flandre et sur Douai, nombril du monde. Elle se focalisera sur quelques éléments tels que la maison, la rivière et le puits, dont le potentiel métaphorique et symbolique permet la création d'une mythologie de l'enfance où la Mère occupe la place centrale. Ce magma poétique douaisien a la fraîcheur d'un avant-monde et sa représentation se déploie en une série d'images cosmiques⁷⁹ qui valorisent l'enfance. Qui plus est, la fascination de Marceline Desbordes-Valmore pour le « sol natal » est liée à ce que Jankélévitch appelle « la nostalgie ouverte » par opposition à « la nostalgie close »⁸⁰. De fait, la poète n'a jamais pu retourner durablement à Douai ni s'y réinstaller. Il semblerait que ce désir de retrouver les terres d'enfance ne soit qu'un prétexte fixant un désir

jamais rassasié de faire corps avec sa mère, l'expulsion du sein maternel étant le paradigme de tous les exils à venir. La séparation première ravivée par le deuil nécessite de « remonter le bel âge »⁸¹ et même au-delà, pour retourner à ce que Bachelard appelle « l'antécédence de l'être »⁸².

NOTES :

1 Émile Littré, *Dictionnaire de la Langue Française*, t. 3, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1873, p. 400.

2 Titre d'un poème du recueil *Les Pleurs*, 1833. L'ouvrage de référence pour cet article est : *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique. Textes poétiques publiés et inédits rassemblés et révisés par Marc Bertrand*, Lyon, Jacques André Éditeur, 2007, p. 229.

3 Johannes Hofer cité par Jean Starobinski dans *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Librairie du XXI^e siècle », 2012, emprunte aux théories de Gallien pour expliquer que « La nostalgie naît d'un dérèglement de l'imagination d'où il résulte que le suc nerveux prend toujours une seule et même direction dans le cerveau et, de ce fait, n'éveille qu'une seule et même idée, le désir de retour dans la patrie. », p. 270-271.

4 Ulysse pense à Ithaque lorsqu'il est retenu par Calypso. Il est présenté comme un « infortuné [qui] souffre loin des siens », comme un « malheureux inconsolable » qui rêve de voir « monter une fumée du sol natal », *L'Odyssée*, traduction de Philippe Jaccottet, Paris, Éditions La Découverte, coll. « Poche », 2004, Chant I, vers 49-59, p. 14.

5 On pense au domaine des Feuillantines.

6 On pense au village de Milly.

7 On pense au château de Combourg.

8 « Retour à Bordeaux », *Poésies de 1830*, dans *Marceline Desbordes-Valmore Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 41.

9 « La Maison de ma mère », *Pauvres Fleurs*, *ibid.*, p. 265.

10 Selon Gaston Bachelard, le nid a une « valeur domiciliaire », le nid est « la grande image des intimités perdues », dans *La Poétique de l'espace*, chap. IV, « Le Nid », Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1957, p. 97-100.

11 Marceline Desbordes-Valmore, *L'Atelier d'un peintre : scènes de la vie privée*, t.1, Paris, Dumont Libraire-éditeur, 1833, p. 105-106.

12 Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies de 1830*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 63.

13 Dans « Un banni », Marceline Desbordes-Valmore décrit si précisément celui qui revient au pays qu'on pourrait croire qu'elle y parle d'elle-même, *Poésies inédites* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 466.

14 S'agissant de Marceline Desbordes-Valmore qui affirme : « je ne suis pas du monde », on peut presque parler d'extranéité, « Sol natal », *Pauvres Fleurs*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 305.

15 Rouen, Bordeaux, Lyon, Paris, Milan et Bruxelles. Voir la biographie de Marceline Desbordes-Valmore par Francis Ambrière, *Le Siècle des Valmore*, Paris, Éditions du Seuil, t. 1 et 2, 1987.

16 Pour Marceline Desbordes-Valmore, l'exil n'a rien de politique, contrairement à Victor Hugo qui inscrit l'exil, posture de refus, dans une démarche polémique. Lire par exemple « Ultima Verba » dans *Les Châtiments*, Livre 7, Paris, GF Flammarion, 1998 [1870], p. 342.

17 Écoutons à titre d'exemple René : « Souvent, j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains, où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me dire : " Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. " » dans Chateaubriand, *Atala* suivi de *René*, Paris, Éditions Livre de Poche, coll. « Classiques », édition présentée et commentée par Jean-Claude Berchet, 2007[1802], p. 176.

18 Charles-Augustin de Sainte-Beuve, *Madame Desbordes-Valmore, Sa Vie et sa correspondance*, Paris, Éditions Michel Lévy, 1870, p. 165. Précisons qu'au XIX^e siècle, l'hirondelle est associée au voyage.

19 On peut accorder un minimum de crédit à Prosper Valmore, lequel ne fut pas un témoin oculaire et dont les propos ont été relayés par Boyer D'Agen : « À son arrivée en Guadeloupe, la colonie était en flammes. Les Noirs révoltés avaient massacré les blancs. Le cousin était en fuite, son habitation brûlée, sa femme égorgée. Les blancs reprirent bientôt le dessus, les nègres furent fusillés par bandes. Mme Desbordes, brisée par le voyage, la misère et l'effroi, fut bientôt achevée par la fièvre jaune. La jeune orpheline fut bientôt recueillie par la femme du capitaine de vaisseau, Mme Guédon, qui pria son mari de lui procurer le passage sur un bâtiment en partance et de la rapatrier. », dans *Album à Pauline : Les œuvres manuscrites de Marceline Desbordes-Valmore*, Paris, Éditions Alphonse Lemerre, 1921, cité par Aimée Boutin dans *Les Veillées des Antilles*, Paris, Éditions l'Harmattan, 2006, p. 214-215.

20 Le texte dont la dimension autobiographique ne fait aucun doute s'intitule « Mon retour en France » dans Marceline Desbordes-Valmore, *Huit Femmes*, Nouvelles présentées par Marc Bertrand, Genève, Librairie Droz, coll. « Les Textes Littéraires Français », 1999, p. 17-20.

21 *Ibid.*, p. 19.

22 Des obsèques de Catherine Lucas, des conditions matérielles et nosographiques du décès, on ne sait rien. Mais on peut toutefois avancer que vu le caractère contagieux de la fièvre jaune, vu la position de femme adultère en exil sur une île en état d'insurrection, il n'a pas dû être simple de procéder à des obsèques qui auraient permis à la jeune Marceline Desbordes de commencer à faire un travail de deuil.

23 Marceline Desbordes-Valmore, *Les Veillées des Antilles*, *op. cit.*, p. 3.

24 Marceline Desbordes-Valmore, « Avant toi », *Pauvres Fleurs* (1839) dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 272.

25 Régine Waintraier, « Exil et nostalgie : un lien consubstantiel », *Dialogues* 2014/3, n° 205, Paris, Éditeur Érès, p. 65-72.

26 *Ibid.* Par exemple, dans « Souvenir », une mère dont l'enfant est mort se console de ce qu'elle « tient enfermée » dans son cœur l'image du défunt, *Poésies de 1830* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 87.

27 « La Tombe lointaine », *Poésies inédites de 1860* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 322-323.

28 Expression de Nicole Loraux dans *Les Mères en deuil*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Librairie du xx^e siècle », 1990, p. 60.

29 « La Tombe lointaine », *Pauvres Fleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 321-322.

30 *Ibid.*

31 *Ibid.*

32 *Ibid.*

33 La figure de l'enlacement, fréquente dans l'œuvre, traduit cet amour fusionnel. Marceline Desbordes-Valmore écrit : « Loin des mers, [...] j'ai vu se courber, / Ma tige maternelle enlacée à ma vie, / Puis, mourir sur le sable où je l'avais suivie. », « Le Soleil des morts », *Bouquets et prières* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 366-367.

34 Béatrice Didier, *L'écriture-Femme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 25-26.

35 Le sujet lyrique raconte qu'une de ses jeunes amies douaisiennes est morte pendant son séjour en Guadeloupe; elle réinvestit une nouvelle fois la métaphore du nid pour expliquer son absence pendant ce drame et emploie le mot « patrie » du point de vue de l'exilée qu'elle fut : « C'est que l'exil est triste; il faut rêver l'enfance; / Le voyageur n'a d'ami que le ciel; / Il erre sans asile, il pleure sans défense, / Comme un oiseau perdu loin du nid paternel; / Son ramage se change en plumes douloureuses; / Des oiseaux inconnus les cris les font frémir. / Et même, en retournant sur des routes heureuses, / S'il veut chanter, longtemps il semble encor gémir. / À ses regrets en vain la patrie est rendue, / L'orage a dispersé la couvée éperdue; / Ses frères sont partis; le nid vide est tombé », « La guirlande de Rose-Marie », *Poésies de 1830*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 101-102. C'est nous qui employons l'italique.

36 « Répondez, cloches bondissantes, / Aux fanfares retentissantes, / Chantant gloire et patrie en chœur; / Promenez vos belles volées, / Et de vos hymnes redoublées, / De ma Flandre égayez le cœur ! », « Fête d'une ville de Flandre », *Poésies inédites de 1860*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 383.

37 L'auteure superpose en rêve la musique de la fête, le son des cloches et la voix de son père dans « Fête d'une ville de Flandre », *ibid.*

38 « La Maison de ma mère », *Pauvres Fleurs*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 265-266.

39 Le puits valmorien est un élément essentiellement lié au féminin puisque Marceline Desbordes-Valmore, dans « La Maison de ma mère », transforme sa mère en « fraîche laveuse de la bible »; elle se souvient d'elle en train d'y « baign[er] son enfant bien aimé ». Cette cavité qualifiée d'« urne sourde et profonde » n'est d'ailleurs pas sans rappeler le sémantisme positif de la crèche telle qu'on la trouve dans « Une ruelle de Flandre », *Poésies inédites de 1860* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, *op. cit.*, p. 410-411.

40 « Ni le puits solitaire, urne sourde et profonde, / Crédule, où j'allais voir descendre le soleil, / Qui faisait aux enfants un miroir de son onde ; / Elle est tarie... Hélas ! tout se tarit au monde ; / Hélas ! la vie et l'onde ont un destin pareil ! », « Tristesse », *Les Pleurs*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 226-228.

41 « Le Retour à Bordeaux », *Poésies de 1830* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 41.

42 *Ibid.* On pense ici une nouvelle fois à Lamartine, « Tout m'y parle une langue aux intime accents / Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens / Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages, / Des rochers, des torrents, et ces douces images, / Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous, / Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux. », « Milly ou la terre natale », *Deuxième Harmonie Poétique et Religieuse III*, 2, Paris, Éditions Hachette et Cie - Jouvot et Cie, 1893, p. 212.

43 « Le Retour à Bordeaux », *Poésies de 1830* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 41.

44 « Un Ruisseau de la Scarpe », *Poésies inédites de 1860* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 409.

45 Jean Starobinski, op. cit., p. 299-315.

46 La locutrice rencontre sur un bateau un jeune passager nostalgique et l'encourage à écouter « un air charmant », « un écho français » et conclut : « Viens l'apprendre ; il t'appelle, il faut que tu répondes. », « À mes sœurs », *Poésies de 1830*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 182-183.

47 Jean Starobinski cite Ovide : « Souvent, quand je tente de dire quelque chose - je l'avoue à ma honte - les mots me manquent, j'ai oublié ma langue. » *Les Tristes*, III, 14, vers 45-46 dans *L'Encre de la mélancolie*, op. cit., p. 296.

48 Marc Bertrand prétend que le son des cloches touche particulièrement Marceline Desbordes-Valmore ; de fait, nombreux sont les textes qui mettent les cloches à l'honneur : « L'Angélus », *Pauvres Fleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 327, « Les Cloches et les larmes », *Poésies inédites de 1860*, op. cit., p. 393, « Les Cloches du soir », *Poésies de 1830*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 160.

49 La locutrice demande au cours d'eau de « ramener avec [son] bruit une de [ses] abeilles / Dont l'essaim, quoiqu'absent, bourdonne en [ses] oreilles », « Un ruisseau de la Scarpe », *Poésies inédites de 1860* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 409.

50 La locutrice se souvient que le « bruit sourd » du cours d'eau se mêlait à celui du « rouet de sa mère », « Un ruisseau de la Scarpe », *ibid.*

51 Kant cité par Jean Starobinski écrit que « Le nostalgique désire moins retrouver le spectacle de son pays natal que des sensations de sa propre enfance. C'est en direction de son passé personnel que le nostalgique cherche à accomplir le mouvement de retour » dans *L'Encre de la mélancolie*, op. cit., p. 289.

52 « Départ de Lyon », *Bouquets et Prières* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 346.

53 *Ibid.*

54 En conclusion du chapitre sur « Les Rêveries de l'enfance », Gaston Bachelard écrit : « [...] dans les jours de bonheur, le monde est comestible. Et quand les grandes odeurs qui préparaient les festins me reviennent en mémoire, il me semble, en grand baudelaïrien que je fus, que je "mange des souvenirs". », dans *La Poétique de la rêverie*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de Philosophie Contemporaine », 1971 [1960], p. 123.

55 « Le Mal du pays », *Les Pleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 229.

56 « Je veux aller mourir aux lieux où je suis née », *ibid.*

57 *Ibid.*

58 « La Fleur du sol natal », *Poésies de 1830* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 106.

59 « La Maison de ma mère », *Pauvres Fleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 265.

60 « La Fleur du sol natal », *Poésies de 1830* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 106.

61 Le grillon est évoqué à deux reprises dans « Le Départ de Lyon », *Bouquets et Prières* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 346.

62 « La Maison de ma mère », *Pauvres Fleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 265.

63 Jean Starobinski analyse ce qu'il appelle « les stéréotypes » de la valorisation du lieu regretté, parmi lesquels la douceur, l'intérêt accordé aux bruits de la nature, l'humilité des éléments du décor, dans *L'encre de la Mélancolie*, op. cit., p. 292 et sq.

64 Vladimir Jankélévitch confirme le lien entre le souvenir des lieux regrettés et la simplicité qui caractérise leur description: selon lui « l'homme fini est aimanté par son lieu naturel » et « la fascination du lieu natal ne tient pas à la nature intrinsèque de ce lieu, mais au fait d'y être né ; plus généralement encore, il n'est pas nécessaire que notre passé ait été glorieux pour éveiller regret et nostalgie. », dans *L'Irréversible et la nostalgie*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « Nouvelle Bibliothèque Scientifique », 1983 [1974], p. 45.

65 « Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village / Fumer la cheminée, et en quelle saison / Reverrai-je le clos de ma pauvre maison, / Qui m'est une province et beaucoup davantage ? », « Heureux qui comme Ulysse » dans *Les Regrets*. Les Antiquités de Rome. Défense et Illustration de la Langue française, Paris, Éditions Gallimard, nrf, coll. « Poésie / Gallimard », 1967 [1558], p. 95-96.

66 « Tristesse », *Les Pleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 226.

67 *Ibid.*

68 *Ibid.*

69 *Ibid.*

70 *Ibid.*

71 *Ibid.*

72 Marceline Desbordes-Valmore se souvient de ses jeux d'enfance avec Mlle Desloges, une petite voisine dont elle transfigure poétiquement la venue au monde : « C'était vous ! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées ; / Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées ; / Toute libre dans l'air où coulait le soleil / Un rameau sous le ciel berçait votre sommeil ; / Puis, le soir, on voyait d'une femme étoilée / L'abondante mamelle à vos lèvres collée, / Et partout se lisait dans ce tableau charmant / De vos jours couronnés le doux pressentiment. », « Une Ruelle de Flandre », *Poésies inédites de 1860*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 410.

73 « Un Ruisseau de la Scarpe », *Poésies Inédites de 1860* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 409.

74 « Il courait vers la Scarpe en traversant nos rues / Qu'épurait la fraîcheur de ses ondes accrues, / Et l'enfance aux longs cris saluait son retour / Qui faisait déborder tous les puits d'alentours. », *ibid.*

75 Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*, Paris, Librairie José Corti, 1993 [1942], p. 42.

76 On pense ici à l'image de la crèche dans le poème « Une Ruelle de Flandre », dans *Poésies inédites de 1860* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 410.

77 Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel. Retour Archétypes et répétition*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio Essais », 1998 [1969], p. 31.

78 Titre d'un poème des *Pleurs* dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre Poétique...*, op. cit., p. 229.

79 Gaston Bachelard écrit « La cosmicité de notre enfance demeure en nous. Elle réapparaît en nos rêveries dans la solitude. Ce noyau d'enfance cosmique est alors en nous comme une fausse mémoire. », dans *La Poétique de la Rêverie*, op. cit., p. 92.

80 Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Éditions Flammarion, coll. « Champs essais », 2011 [1974], p. 349-367.

81 « Rêve d'une femme », *Pauvres Fleurs*, dans *Marceline Desbordes-Valmore. Œuvre poétique...*, op. cit., p. 284.

82 Gaston Bachelard, op. cit., p. 92.